Revue CRIMEN

N° 6 | 2026
L'État face aux menaces contemporaines : Quelles solutions ? Volume 1, une problématique complexe

Essai sur la contribution de la philosophie à la lutte contre le terrorisme

Thierry SAWADOGO *Doctorant*
Laboratoire de philosophie (Laphi)
Université Joseph Ki-Zerbo, Ouagadougou

Édition électronique :
URL :
https://revue-crimen.numerev.com/articles/revue-6/3539-essai-sur-la-contribution-de-la-philosophie-a-la-lutte-contre-le-terrorisme
ISSN : 2782-0106
Date de publication : 02/06/2026

Cette publication est sous licence **CC BY-NC-ND** (Attribution - No commercial - No derivatives).

Pour **citer cette publication** : SAWADOGO, T. (2026) Essai sur la contribution de la philosophie à la lutte contre le terrorisme. *Revue CRIMEN*, (6). https://doi.org/10.34745/

Il n’est pas évident que la philosophie puisse contribuer à la lutte contre le terrorisme qui menace aujourd’hui l’État qui, par opposition à une secte, est une unité téléologiquement orientée sans être une unité monolithique de croyances et de pensées. À partir d’une méthode analytique de l’acte terroriste à la lumière de l’esprit philosophique, la présente réflexion montre qu’au-delà de l’acte ponctuel et isolé de violence que sème le terrorisme et qui constitue une insécurité pour les personnes et leurs biens au sein de l’État, le terrorisme pose un problème essentiellement philosophique, celui du sens de l’existence. Ce que l’État a en effet à gagner contre le terrorisme, au-delà de son espace géographique que celui-ci infeste, c’est un monde de lumières contre un monde de ténèbres : culture versus barbarie, science versus ignorance, sens versus absurdité, difficile liberté versus servitude volontaire. La déconstruction du terrorisme épistémique, l’éducation du genre humain, l’esprit critique constituent ainsi pour l’État une arme aussi puissante contre le terrorisme que l’est sa logistique militaire.

It is not immediately obvious that philosophy can contribute to the fight against the terrorism that threatens the modern state—an entity which, unlike a sect, is teleologically oriented without being a monolithic bloc of beliefs and thoughts. By applying an analytical approach to the terrorist act through the lens of a philosophical mindset, this reflection demonstrates that, beyond the isolated, discrete acts of violence that sow insecurity for individuals and their property within the state, terrorism poses a fundamentally philosophical problem: the question of the meaning of existence. In its struggle against terrorism—which infests its geographical territory—the state is ultimately defending a world of enlightenment against a world of darkness: culture versus barbarism, science versus ignorance, meaning versus absurdity, and the challenging path of freedom versus voluntary servitude. Thus, the deconstruction of epistemic terrorism, the education of humanity, and the cultivation of a critical spirit serve as weapons for the state that are every bit as powerful as its military logistics.

Mots-clés :
Éducation, Philosophie, Terrorisme, Menaces, Etat., Philosophy, State, Education, Terrorism

---

Le terrorisme menace aujourd'hui plus ou moins tout État dans le monde entier. Il est ainsi normal et même nécessaire que chaque compétence au sein des États contribue à éradiquer ce fléau. Mais, la terreur qui se vit et sévit ici et ailleurs à travers le terrorisme et contre laquelle il faut gagner ici et maintenant la sécurité des personnes et de leurs biens a fini par réduire la compréhension générale à la fois du phénomène et de la manière dont il faut l'éradiquer à sa seule dimension militaire. L'actuel président du Burkina Faso n'avait-il pas déclaré pendant son putsch d'août 2022 que le terrorisme n'est qu'un problème mineur de logistique militaire ? S'est-il maintenant avisé ? À l'évidence, beaucoup d'entre nous continuent aujourd'hui encore de croire que le problème n'est que militaire et que, par conséquent, la solution ne peut être que militaire.

Ainsi, l'idée d'une contribution philosophique à la lutte contre le terrorisme semble *a priori* ridicule si toutefois elle n'est pas même provocatrice. En tout cas elle est sans aucun doute problématique. Que peut la force de l'argument philosophique face à une bande de criminels dont la foi et la loi semblent être le seul argument de la force armée ? La confrontation avec cette question demande que les conditions justifiant la pertinence de la contribution philosophique à la lutte contre le terrorisme soient d'abord établies et que la perspective philosophique de la lutte soit ensuite élucidée. La présente réflexion s'affronte à cette double exigence. Elle s'ouvre sur une élucidation des conditions de contribution de la réflexion philosophique à la lutte contre le terrorisme et s'achève sur considération de la perspective philosophique de la lutte.

1. Élucidation des conditions de contribution philosophique à la lutte contre le terrorisme

Ce qui est visé comme conditions à travers ce titre répond à la question de savoir en quoi la réflexion philosophique peut contribuer à lutter contre le terrorisme. Il s'agit essentiellement d'élucider le problème que pose le terrorisme et dont la nature et la solution peuvent être considérées comme spécifiquement philosophiques. Pour ce faire, il convient de s'accorder sur le sens du terme clé autour duquel s'articule la réflexion, celui de terrorisme.

A. Qu'est-ce que le terrorisme ?

Au seuil de cette réflexion, il convient de préciser que son titre ne sous-entend pas une étude de l'histoire[6] du terrorisme en tant que mouvement plus ou moins organisé. Il s'agit plutôt ici de comprendre le terrorisme tel qu'il se manifeste aujourd'hui.

Dans son ouvrage intitulé *Terrorisme* et sous-titré *Mensonge politiques et stratégies fatales de l'Occident*, Jacques Baud exprime son regret vis-à-vis de la manière générale d'expliquer aujourd'hui ce qu'est le terrorisme et considère qu'elle constitue même un obstacle à la prévention du phénomène. Nous avons tendance à expliquer (pour ne pas dire « construire ») la doctrine des terroristes à partir des faits, au lieu d'expliquer les faits à partir de la doctrine. Il en résulte une image qui reflète l'état de nos émotions, mais nous empêche de concevoir une réelle prévention du phénomène (Baud, 2016, p. 9).

Cet extrait de Baud révèle que de prime abord le terrorisme est factuel. Selon la compréhension générale du terrorisme, celui-ci se réduit essentiellement à ses faits, à ses manifestations, à ses actes. Évidemment, le terrorisme est généralement compris comme un fait, un évènement, un acte à la fois ponctuel et isolé de terreur, de violence. Il est en ce sens une pratique systématique de violences verbales ou/et physiques, de crimes en vue de provoquer chez les victimes la mort et/ou la psychose, c'est-à-dire une grande peur paralysante. C'est exactement et exclusivement par la terreur, la violence qu'André Comte-Sponville (2013) définit également le terrorisme dans son *Dictionnaire philosophique*. Le terrorisme, y écrit-il, ce n'est pas régner par la terreur, comme fait le despotisme, mais combattre, par la terreur qu'on suscite, le règne d'un autre. Les terroristes utilisent la violence à des fins politiques, contre un pouvoir qu'ils ne peuvent vaincre démocratiquement ou militairement (2013, p. 908). Selon ce sens communément partagé, le terrorisme se réduit essentiellement à la destruction plus ou moins importante de biens matériels ou de vies humaines. C'est pourquoi il est généralement attribué exclusivement aux groupes armés non identifiés.

Cette compréhension du terrorisme comme seulement destruction de biens matériels et d'élimination de vies humaines et imputables aux seuls groupes armés non identifiés n'en est cependant qu'une connaissance immédiate qui ne satisfait que la conscience commune qui est elle aussi immédiate. Celle-ci se contente en effet de la connaissance immédiate, celle des faits. Mais la connaissance des faits n'est pas une connaissance savante. Pour une connaissance savante, comme l'a si bien signifié Johann Gottlieb Fichte dans *Le système de l'éthique selon les principes de la doctrine de la science* concernant l'obligation morale, « l'homme n'arrête pas ses pensées au fait, ne se contente pas de la perception immédiate, mais prétend savoir les raisons de ce qu'il perçoit : il ne se satisfait pas d'une connaissance de fait, mais exige une connaissance génétique, il ne veut pas simplement savoir qu'il y a obligation, mais il veut regarder comment elle est engendrée. S'il obtient la connaissance souhaitée, celle-ci serait une connaissance savante et, pour l'obtenir, il lui faut s'élever au-delà du point de vue de la conscience commune jusqu'à un point de vue élevé » (1986, p. 20).

Pour une connaissance savante du terrorisme, il faut savoir ce qu'il est au-delà de ses faits, c'est-à-dire connaître les raisons de ses faits, savoir comment ils sont engendrés. Le constat de Baud permet de comprendre qu'au-delà des faits, le terrorisme est doctrinal. Avant d'être un acte de violence, le terrorisme en est d'abord une doctrine. La violence terroriste est l'expression d'une théorie. Toute action humaine est dirigée par

des convictions plus ou moins fortes, nobles ou médiocres, idéalisées et ancrées en son agent. Celle du terroriste est orientée par l'amour de la mort : « Nous n'avons pas d'avions pour vous bombarder comme vous nous bombardez. Nous avons des hommes qui aiment la mort comme vous aimez la vie », confidence d'un chef terroriste citée par Jacques Baud (*Ibid*., p. 173).

L'amour de la mort ! Tel peut être l'essentiel de la doctrine terroriste ! Des hommes qui aiment la mort ! Voilà les terroristes ! L'amour de la mort ne signifie pas ici seulement le plaisir de donner la mort. Ce plaisir malsain n'en est en réalité que la conséquence. Le terroriste tue parce qu'il est lui-même déjà mort, mort à la vie. Aimer la mort, c'est d'abord être soi-même déjà mort à la vie, c'est-à-dire perdre la saveur et le sens de l'existence humaine : la raison ou le bon sens qui voudrait que l'homme aime la vie. Aimer la mort, c'est donc ne plus avoir goût à la vie humaine, c'est être en proie à l'absurde, être fatigué de la vie humaine, c'est-à-dire de la vie sensée. Vivre signifie pour l'homme vivre sensé. L'homme qui est fatigué de la vie sensée a perdu le bon sens. Il préfère ce qui fait l'animalité de l'homme, c'est-à-dire l'argument de la force à ce qui fait l'humanité de l'homme, c'est-à-dire la force de l'argument. Un tel individu n'a plus rien à perdre dans cette vie. Selon le scénariste et producteur américain Chris Carter[2], il est l'être le plus dangereux : « L'homme qui n'a plus rien à perdre est le plus dangereux de tous les adversaires ».

Loin de se réduire à une crise sécuritaire, le terrorisme se révèle être d'abord une crise de la raison ou du bon sens, celle de la conscience morale, une fatigue de vivre humain, de vivre sensé. Il est la mort de Dieu dans la conscience générale de l'humanité, c'est-à-dire la perte du sens sacré de la vie humaine en tant qu'image et ressemblance de la vie divine, la crise du visage au sens lévinassien, celle du « tu ne tueras pas ». Il est en ce sens le signe d'un obscurcissement généralisé de la conscience (psychologique et morale) générale de l'humanité. L'obscurcissement de la conscience psychologique est une crise intellectuelle, celle de la représentation de l'homme et de sa destination, et celui de la conscience morale est une crise du jugement, celle de la connaissance du bien et du mal. Prétendre se sauver en se servant des autres ou en les combattant parce qu'ils sont différents, vouloir se réaliser en détruisant son semblable, s'épanouir en écrasant autrui, être libre en assujettissant ou en asservissant l'autre, c'est faire preuve d'une conscience qui s'assombrit, d'une inintelligence et d'une mort éthique, d'une mort intellectuelle et éthique.

L'homme peut se servir des choses privées de raison comme de moyens pour atteindre son but, mais jamais des êtres raisonnables ; il ne doit pas même s'en servir comme de moyens pour leur faire atteindre leur propre but ; il ne doit jamais agir sur eux comme sur une matière inanimée, ou comme sur l'animal, de manière qu'il atteigne par leur moyen, sans avoir tenu compte de leur liberté. Il ne peut pas rendre un être raisonnable, vertueux, ou sage, ou heureux contre sa propre volonté ; sans compter que ce serait peine perdue, et que personne ne peut devenir vertueux, ou sage, ou heureux que par ses propres efforts ; il ne doit pas le vouloir, quand même il le pourrait ou croirait le pouvoir, car c'est injuste, et il se met par-là en contradiction avec lui-même

(Fichte, 1838, p. 37-38).

Qu'il soit religieux, politique ou idéologique, le terrorisme est au fond une ignorance de ce que signifie l'homme et sa destination. Celui- ci est une « fin en soi » et sa destination est de vivre en société, c'est-à-dire de constituer avec ses semblables « une union qui, par son intimité, soit toujours plus étroit, par son étendue toujours plus large » (*Ibid*., p. 40). « Quiconque se regarde comme le maître des autres est lui-même un esclave. S'il ne l'est pas réellement, il a cependant à coup sûr une âme d'esclave, et il rampera bassement devant le premier homme plus fort qui les soumettra. Celui-là seul est libre qui veut rendre libre tout ce qui l'entoure, et qui le rend réellement libre par une certaine influence dont on n'a pas toujours remarqué la cause. Sous ses yeux nous respirons plus librement ; nous ne sommes oppressés, retenus, gênés par quoi que ce soit ; nous sentons une joie inaccoutumée à être et à faire ce que ne nous défend pas l'estime de nous-mêmes » (Fichte, 1838, p. 37-38).

B. Détermination du problème philosophique du terrorisme

La détermination d'un problème spécifiquement philosophique que pose le terrorisme est une condition nécessaire pour légitimer la prétention de la réflexion philosophique à pouvoir contribuer à l'éradication du phénomène du terrorisme. Si la réflexion philosophique ne détermine pas de manière précise un problème que pose le terrorisme et qui est précisément le sien, il n'est pas donné de voir comment elle peut contribuer à son éradication. Cette détermination du problème philosophique du terrorisme consiste essentiellement à élucider la menace terroriste. Élucider la menace terroriste revient à en préciser la nature. Mais d'abord qu'est-ce qu'une menace ?

Une menace est une action ou un signe qui laisse prévoir quelque chose de dangereux, de nuisible. En ce qui concerne l'homme, la nature d'une menace est essentiellement double. Une menace pour l'homme peut être de nature physique ou métaphysique au sens étymologique du terme, c'est-à-dire ce qui est au-delà de la physique. Une menace de nature physique est en effet une action ou un signe qui laisse prévoir quelque chose de dangereux ou de nuisible pour la vie humaine, ce qui s'appelle généralement l'intégrité physique de la personne. Elle est ce qui risque d'éliminer physiquement la personne, la personne physique par distinction de et par opposition à la personne morale. Le langage ordinaire parle en ce sens de menace de mort.

Il convient de remarquer que la menace de mort n'est pas spécifiquement humaine. Elle peut être dite animale en ce sens que c'est précisément la vie en tant que don de la nature qui serait[3] seulement en danger. La crise environnementale par exemple est une menace non spécifiquement humaine. Elle est en effet dangereuse ou nuisible pour la vie animale comme pour la vie humaine. Une menace physique est en somme une action ou un signe qui laisse prévoir quelque chose de dangereux ou de nuisible pour la vie naturelle, brute, voire animale de l'homme. Qu'en est-il d'une menace métaphysique ?

Selon la définition précédente, est métaphysique ce qui se trouve au-delà de la physique, ce qui n'est pas physique. Peut-être importe-t-il de préciser que la personne humaine appartient à la fois au monde physique et au monde métaphysique, ce que Platon appelle le monde intelligible ou des idées ou encore des essences. Dans *Le système de l'éthique*, Fichte indique à-propos que « Notre existence dans le monde intelligible est la loi morale, notre existence dans le monde sensible, l'action ; le point de rencontre entre les deux, la liberté, en tant que faculté absolue de déterminer la seconde par la première» (1986, p. 90).

Selon ces lignes fichtéennes, l'homme est, grâce à sa liberté, un citoyen à la fois du monde sensible et du monde intelligible en une seule et indivisible nature humaine. Cela signifie qu'il appartient à la fois au monde sensible en tant que personne physique, corps, et au monde intelligible comme personne morale, dépositaire de sens. En ce sens, la liberté est en et pour l'homme à la fois un pont jeté entre le monde intelligible et le monde sensible et un pouvoir de détermination du monde sensible par le monde intelligible. L'idée que la liberté est un pouvoir de détermination du monde sensible par le monde intelligible signifie que c'est le monde intelligible qui donne un sens au monde sensible. Cela sous-entend que le monde intelligible est un monde de sens. Ce qui précède permet ainsi de définir une menace métaphysique comme une action ou un signe qui laisse prévoir quelque chose de dangereux ou de nuisible pour le monde intelligible, le monde de sens de l'homme. Une menace métaphysique met en crisela personne spirituelle de l'homme au sens philosophique du terme, c'est-à-dire ici l'être dépositaire de sens de l'homme, sa vie cultivée. Une menace métaphysique met en danger non pas la vie brute de l'homme, son corps, mais sa vie cultivée ou sensée, plus précisément le sens de sa vie. Comme cela se voit, une menace métaphysique est spécifiquement humaine. Seul un être qui se soucie du sens de sa vie peut en être victime et l'homme est ce seul être parmi les êtres connus de la Terre. Il est ainsi permis de considérer que le concept de menace est suffisamment élucidé. Quelle est maintenant la nature de la menace terroriste ?

Il est évident que la menace terroriste est *a priori* existentielle. Cela signifie que le terrorisme menace à première vue l'existence humaine en tant que réalité vécue ici et maintenant. Le terrorisme meurtrier par exemple est une atteinte directe à l'intégrité physique de la victime. Celui de l'accaparement ou de la destruction des patrimoines, de la conquête de l'espace géographique touche d'une manière directe à l'intégrité morale de la victime. Ce terrorisme touche également de façon indirecte à l'intégrité physique de la victime en ce sens que la conservation de celle-ci en dépend. La richesse est en effet en quelque sorte le produit d'une complicité entre l'homme et son espace géographique sans laquelle la vie de celui-ci se meurt. Quel que soit donc le genre de terrorisme considéré, celui-ci porte atteinte essentiellement à la vie humaine, à l'intégrité physique et à l'intégrité morale de la personne humaine. Ainsi, le terrorisme pose une préoccupation principale qui est sans aucun doute de nature sécuritaire. Il pose en effet une question de sécurité de la personne humaine, physique et morale, et de ses biens naturels et acquis. Où est là-dedans un problème spécifiquement philosophique ?

Au-delà de la menace contre la vie que l'homme reçoit de la Nature ou de Dieu selon le point de vue considéré, le terrorisme en menace le sens qui, quant à lui, se construit. C'est l'homme lui-même qui construit le sens de la vie et il juge que sans celui-ci la vie elle-même ne vaut pas une heure de peine et que la mort ne l'effraie pas. Comme l'a écrit Jacques Lévesque dans une présentation de *Le mythe de Sisyphe* d'Albert Camus, « ce qu'on appelle une raison de vivre est en même temps une excellente raison de mourir » (Lévesque, 1985, p. 13). C'est ce qu'exprime également la formule conclusive de l'hymne national du Burkina Faso selon laquelle « La patrie ou la mort nous vaincrons ». Elle signifie essentiellement qu'au nom de ce qui fait le sens de la vie de ce pays, la volonté de ses filles et fils ne saurait ni plier ni reculer devant la mort parce que ce qui leur fait vivre, ce n'est pas la vie brute, mais la vie cultivée, le sens qu'ils y donnent. Seule la vie selon le sens que l'homme se donne à lui-même est digne de lui et mérite d'être vécue. Vivre, c'est en effet vivre sensé et vivre sans le sens de l'existence, est pour l'homme un signe de mort. « Je ne tire jamais toutes les balles de ma cartouche sur l'ennemi. Je garde toujours la dernière balle pour moi-même au cas où. Je préfère mourir que d'être leur esclave [les terroristes]. Ça jamais ! » [témoignage d'un combattant burkinabè].

Ce passage qui transcrit à peu près le témoignage d'une source vivante du Burkina Faso convainc qu'au fond le terrorisme menace non pas la vie brute, mais la vie cultivée, le sens de la vie que l'individu ou la collectivité s'est construit pour lui-même ou elle-même. Il menace la possibilité du sens que l'individu ou la collectivité se représente de la vie. En Afrique de l'Ouest par exemple, le terrorisme semble menacer non pas l'existence de l'État, mais son sens, sa souveraineté par exemple en tant qu'elle est comprise comme ce qui en fait le sens. Si la lutte était la conservation de l'existence de l'État, l'acceptation des conditions terroristes de cesser le feu aurait suffi.

Ce qui menace ainsi les victimes du terrorisme, et par-delà d'eux l'humanité, c'est l'absurde. La menace terroriste n'est que le spectre de la menace de l'absurde. Il en est le visage contemporain, tout comme le meurtre de Caïn dans la Bible en était le visage antique, la condamnation mortelle de Socrate le visage à Athènes, l'inquisition le visage médiéval, la traite négrière, le visage politique des temps modernes, la crémation ou les fours crématoires la période contemporaine, etc. C'est l'absurde qui menace l'humanité d'aujourd'hui sous une forme déguisée en terrorisme selon le caractère propre de cette époque. La question fondamentale que le terrorisme suscite est celle du sens de l'existence.

Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux : c'est le suicide. Juger que la vie vaut ou ne vaut pas la peine d'être vécue, c'est répondre à la question fondamentale de la philosophie. Le reste, si le monde a trois dimensions, si l'esprit a neuf ou douze catégories, vient ensuite. Ce sont des jeux ; il faut d'abord répondre (Lévesque, *op. cit*., p. 12).

Si tel est le problème philosophique du terrorisme, quelle peut être la contribution de la réflexion philosophique ?

II. Contribution philosophique à la lutte contre le terrorisme

L'analyse qui précède dévoile un problème et un enjeu non militaires de la menace terroriste et où peut se situer la perspective philosophique de la lutte.

A. Guerre épistémique comme philosophique

Le terme « épistémique » est un adjectif dérivé du mot grec *épistémê*. *Épistémê* en grec peut se traduire en français par savoir, connaissance, science. Chez Edmund Husserl, *épistémê* désigne spécifiquement l'activité scientifique par opposition à ce qu'il appelle la doxa qui renvoie, chez lui, aux autres activités humaines. Est en ce sens épistémique ce qui a un caractère scientifique, ce qui a trait à la connaissance scientifique. Par conséquent, l'expression « guerre épistémique » indique une guerre essentiellement scientifique, en l'occurrence intellectuelle, et plus précisément d'idées.

Ce que la réflexion voudrait ainsi exprimer à travers son titre *Guerre épistémique comme philosophique*, c'est l'idée qu'en plus de la dimension militaire, la lutte contre le terrorisme implique une guerre intellectuelle ou d'idées et que celle-ci est essentiellement philosophique. Cela ne signifie cependant pas que la guerre d'idées qu'implique la lutte contre le terrorisme est exclusivement philosophique. L'idée émise sous-entend plutôt que la lutte contre le terrorisme implique une guerre d'idées pour laquelle la contribution de la réflexion philosophique est essentielle, nécessaire. Mais en quoi la lutte contre le terrorisme implique-t-elle une guerre d'idées pour laquelle la philosophie serait essentielle, nécessaire ?

S'il est vrai que l'objectif ultime de la lutte contre le terrorisme n'est pas de faire cesser la terreur que celui-ci sème ici et là, mais d'éradiquer purement et simplement le phénomène, il est indéniable que la guerre est essentiellement d'abord épistémique ou que la guerre d'idées est inévitable. La cessation de la terreur est possible sans la guerre d'idées, mais l'éradication du phénomène, des idées dont se nourrit le terrorisme est impossible sans la guerre intellectuelle. Il est possible de faire cesser la terreur en déployant une logistique militaire conséquente sur le terrain pour neutraliser, mettre hors d'état de nuire les combattants terroristes, ce qui peut également dissuader les éventuels aspirants, et/ou en faisant des compromis avec les leaders du terrorisme[4]. Ces moyens peuvent évidemment faire cesser les violences. Malheureusement, la cessation des violences au prix de la logistique militaire et des compromis n'est qu'une accalmie. En effet, ces moyens de lutte s'attaquent seulement aux conséquences du terrorisme. Neutraliser ou mettre hors d'état de nuire les combattants terroristes tout comme son corollaire dissuader les éventuels candidats au terrorisme et faire des compromis avec les leaders terroristes revient à s'attaquer seulement aux conséquences du terrorisme. Cela sous-entend que les combattants terroristes à

neutraliser ne sont pas les causes du terrorisme. Ils en sont plutôt les conséquences. La cause est antérieure à son effet, à sa conséquence. La cause du terrorisme est antérieure au terroriste.

La première cause du terrorisme contre laquelle la guerre intellectuelle est nécessaire pour contribuer significativement à éradiquer le phénomène, c'est la doctrine[5] que confesse et revendique le terroriste. Celle-ci est antérieure à celui-ci et le détermine. En effet, le terroriste est adepte, partisan, militant d'une doctrine qui façonne sa pensée et son agir et pour laquelle il pense et agit à son tour le monde, son monde. C'est pourquoi neutraliser le terroriste sans combattre la doctrine, c'est exactement s'attaquer non pas à une cause du terrorisme, mais à un effet ou à une conséquence du terrorisme, non pas au système, mais à son adepte. Au contraire, la guerre contre la doctrine terroriste constitue une attaque d'une cause du terrorisme. Combattre la doctrine terroriste, c'est en effet combattre la raison d'être du terrorisme, le système qui fonde et justifie les actes terroristes. Celle-ci est ce qui donne un sens à l'existence du terroriste. Par conséquent, combattre la doctrine terroriste revient à combattre ce qui fait le sens de l'existence du terroriste. Mais en quoi consiste concrètement ce combat doctrinal ?

Ce combat doctrinal consiste concrètement et essentiellement d'abord à déconstruire la doctrine terroriste en tant que savoir ou connaissance de l'homme et de son monde. Déconstruire la doctrine terroriste, c'est soumettre le terrorisme épistémique au crible de la raison critique. Cela revient à étudier minutieusement la conception terroriste de l'homme et de son monde pour relever ses connaissances fallacieuses et « endoctrinantes », erronées et mensongères, c'est-à-dire les erreurs et les mensonges de sa vision de l'homme et de son monde, ensuite de confondre ses connaissances trompeuses en mettant à nu ses incohérences et ses objectifs inavoués et enfin de la dénoncer. Cette guerre est un travail de production scientifique, intellectuelle, en l'occurrence des idées capables d'aller à la chasse ou traque des idées qui donnent sens au terrorisme.

L'ultime objectif de la guerre des idées n'est cependant pas de déconstruire le terrorisme épistémique. En effet, il ne suffit pas de produire des idées de chasse, de mettre en déroute les connaissances terroristes de l'homme et de son monde. L'essentiel n'est pas d'arriver à combattre la conception terroriste de l'homme et son monde. Étudier les connaissances terroristes de l'homme et son monde pour en relever les erreurs et les mensonges et les déconstruire n'est pas une connaissance, mais une négation de la connaissance concernée. En tant que négation d'une connaissance, la déconstruction n'est pas une connaissance. Elle laisse ainsi un vide à combler. Ce vide que laisse la déconstruction du terrorisme épistémique doit être comblé par la construction d'une science exacte, d'une connaissance savante. Au-delà de la déconstruction des connaissances terroristes, il faut encore arriver à saisir et affirmer ce qu'est l'idée claire et complète de l'homme et son monde. La déconstruction doit ainsi conduire à une construction de connaissances savantes susceptibles de remplacer celles erronées et mensongères des terroristes. Mais pour ou en vue de quoi il importe de déconstruire les connaissances terroristes de l'homme et de son monde et d'en

construire des connaissances savantes ? Comment les connaissances savantes pourront aller à la chasse de celles terroristes ?

B. Éducation comme arme

Pour éradiquer le phénomène du terrorisme, il faut combattre son sens de l'existence. Combattre son sens de l'existence, c'est combattre sa doctrine, sa connaissance de l'homme et son monde. Ce combat nécessite une production de connaissances savantes de l'homme et son monde susceptibles non seulement d'aller à la chasse des connaissances erronées et mensongères de l'homme et son monde dont se nourrit le terrorisme, mais surtout de les remplacer. Tel est le résultat de la réflexion précédente. Mais comment ces connaissances savantes de l'homme et son monde devraient parvenir à combattre et remplacer ces connaissances erronées et mensongères ? Ce qui doit être fait pour déconstruire et remplacer ces connaissances erronées et mensongères est un travail d'éducation. Ce qui se profile à travers ce titre est une expression de la conviction de Nelson Mandela selon laquelle l'éducation est l'arme la plus puissante qui peut être utilisée pour changer le monde.

La production de connaissances savantes de l'homme et son monde susceptibles de déconstruire et remplacer les connaissances erronées et mensongères dont se nourrit le terrorisme est un travail en amont dans la guerre épistémique. En aval, il faudrait travailler à ce que ces connaissances savantes deviennent celles du genre humain. Pour cela, il faut d'abord rendre disponibles ces connaissances savantes sur l'espace public des connaissances d'ici et d'ailleurs. Par espace public des connaissances, il faut entendre le monde des penseurs, celui de ceux qui pensent et publient pour le genre humain. La disponibilisation des connaissances savantes sur cet espace vise essentiellement à l'assainir et à le façonner à l'image des connaissances savantes. Elle consiste à être dynamique dans ce monde indiqué en y publiant régulièrement et sans cesse des connaissances savantes à travers des articles, des ouvrages, des vidéos... L'éducation de la conscience générale de l'humanité consiste à avoir une communication régulière et sans cesse sur l'espace social et sur les réseaux sociaux à travers des panels, des colloques, des séminaires, des formations, etc. Elle vise à faire en sorte que ces connaissances deviennent de plus en plus les seules qui façonnent les imaginaires des hommes, la conscience générale de l'humanité. Cette guerre intellectuelle est celle des hommes de bonne volonté.

Tout semble indiquer que la présente réflexion fait de la connaissance, la condition de la vertu humaine, de la bonne conduite de l'homme. Il n'en est rien ! La connaissance ne suffit pas pour rendre les hommes vertueux. L'opinion populaire selon laquelle pour bien enfreindre la loi, il faut la connaître montre à suffisance que la connaissance ne transforme pas automatiquement les hommes. Mais il n'est pas moins vrai que l'ignorance est contraire à la vertu et que la connaissance de soi est le commencement de la sagesse. Aucune vertu n'est envisageable dans l'ignorance de son propre être. La connaissance de soi est ce qui la rend possible. Il faut donner aux hommes cette

possibilité qui donne sens à la bonne volonté.

Conclusion

La présente réflexion visait essentiellement à indiquer en quoi et comment la réflexion philosophique peut et doit contribuer à la lutte contre le terrorisme qui sévit dans les États d'ici et d'ailleurs. Pour atteindre un tel objectif, la réflexion s'ouvre sur une élucidation de son concept déterminant, celui de terrorisme, qui a révélé qu'au-delà de la question militaire, celui-ci pose un problème essentiellement philosophique, celui du sens de l'existence humaine. Ce qui se joue dans la lutte contre le terrorisme est au-delà de la sécurité des personnes et de leurs biens. Le terrorisme met essentiellement en cause le sens de l'existence de l'homme en tant que dépositaire de sens, de raison, d'humanité. En ce sens, son éradication ne saurait être seulement militaire. La guerre épistémique est inévitable. L'éradication du terrorisme passe par une guerre contre sa doctrine. Puisse tout homme de bonne volonté qui a choisi la raison ou la vérité pour amie et qui lira cet écrit le comprendre comme un appel à s'engager sans délai à combattre ce monde de ténèbres avec la ferme conviction que les lumières remportent certainement enfin la victoire ; on ne peut en déterminer l'époque, mais on a un gage de la victoire et d'une prochaine victoire, en ce que l'ignorance est forcée d'en venir à un combat public :elle aime l'obscurité, elle est déjà perdue quand elle est forcée de paraître au grand jour (Fichte, 1838, p. 35).

Bibliographie

BAUD Jacques, 2016, *Terrorisme. Mensonges politiques et stratégies fatales de l'Occident*, Monaco, Rocher.

COMTE-SPONVILLE André, 2001, *Dictionnaire philosophique*, PUF, Paris.

FICHTE Johann Gottlieb, 1838, *Destination du savant et de l'homme de lettres*, Ladrange, Paris.

FICHTE Johann Gottlieb, 1968, *Le système de l'éthique selon les principes de la doctrine de la science,* PUF, Paris.

LEVESQUE Jacques, 1985, « Présentation » in CAMUS Albert, 1942, *Le mythe de Sisyphe. Essai sur l'absurde*, Gallimard, Paris.

[1] Pour ce qui concerne l'histoire du terrorisme, voir Jacques BAUD, Terrorisme. Mensonges politiques et stratégies fatales de l'Occident, Rocher, Monaco, 2016.

[2] https://citations.ouest-france.fr/citation-chris-carter/homme-rien-perdre-dangereux-adversaires-77961.html, consulté le 28 septembre 2024.

[3] « Serait » parce que ce n’est pas un oubli de la conscience qui accompagne la menace chez l’homme et qui en fait la particularité. Mais la distinction de la menace physique de la menace métaphysique impose ici de considérer seulement l’objet de la menace.
[4] Cela ne signifie pas que ces compromis se font sans une guerre d’idées. Mais celle-ci n’est ni nécessairement ni essentiellement philosophique.
[5] Une doctrine est un ensemble d’enseignements, de principes, de croyances qui véhicule une vision du monde qui sert à penser et agir le monde, son monde.